

Comment le don fabrique-t-il du social ?

Sylvain Bureau¹ & Corine Waroquiers²

Loin d'une vision du tout marchand, le don reste une pratique structurante et structurelle du fonctionnement de nos économies capitalistes (Athané, 2011). Tout en étant façonné par la société où il intervient, le don fabrique dans le même temps notre monde social. Ni archaïque ni limité à quelques pratiques marginales, le don est essentiel, incontournable dans nos sociétés modernes. Mais si le don fait (toujours) notre humanité, il représente aussi un de ses grands mystères. Sans prétendre à la complétude ni même à l'exactitude, ce court papier appréhende trois pratiques contemporaines du don que nous présentons ici comme forme idéal-typique ; c'est-à-dire une construction intellectuelle qui permet d'accentuer délibérément certains traits de l'objet considéré pour mieux appréhender la complexité de phénomènes empiriques (Coenen-Huther, 2003; Weber, [1922] 1965).

Pour mener ce travail de classification, nous nous fondons bien évidemment sur des travaux d'anthropologues et de sociologues mais nous y associons également des concepts issus de la théorie des organisations. C'est par ce croisement entre notions anthropologiques et problématiques gestionnaires que se singularise notre proposition. Le don implique de multiples instrumentations socialement construites ; pour comprendre la nature et le fonctionnement de celui-ci il faut caractériser les modèles de gestion (implicites ou formels) associés aux pratiques de don. Nous caractérisons ainsi le don circulaire fondé sur un modèle organisationnel clanique, le don altruiste rendu possible par les structures bureaucratiques et enfin le don relationnel qui repose principalement sur des organisations participatives. Si ces trois modalités ont une origine et des manifestations différentes, elles sont toutes opérantes dans nos sociétés.

Nous présentons chaque forme de don en suivant leur ordre chronologique d'apparition dans l'histoire. Au-delà d'une description formelle, nous montrons que ces différents modèles sont producteurs de relations sociales distinctes. Pour finir, nous proposons un tableau de synthèse qui offre une première vision synoptique des principales formes de don actuellement pratiquées dans nos sociétés occidentales contemporaines.

1. Le don circulaire : une gestion du don contre don et de ses obligations

L'enjeu premier du don que nous appelons *circulaire* réside dans la relation entre les parties. La chose échangée est ici moins importante que la manière d'échanger. L'échange représente un moyen de maintenir la relation et de l'entretenir dans une forme de circularité sans fin. Selon cette logique, celle du don contre don, le temps ne compte pas, au sens où « il compte d'autant moins que l'on a confiance en autrui (...) plus le lien social est étroit, plus la confiance est forte, moins le temps compte » (Forsé & Mendras, 1982). Les anthropologues comme Marcel Mauss ont mis en évidence ces formes d'échanges dans certaines sociétés traditionnelles (Mauss, 1983, [1925]) mais elles sont aussi opérantes, sous d'autres formes, dans nos sociétés contemporaines. Cette forme de don, parfois qualifiée d'archaïque, existe toujours sous de multiples formes (Chanial, 2008). Le plus simple et le plus illustratif de son existence sont sans doute les cadeaux de Noël que l'on donne chaque année selon en suivant ce principe.

¹ Co-fondateur [United Donations](#), Professeur associé ESCP Europe, Maître de conférences Ecole polytechnique.

² Co-fondatrice et Directrice de [United Donations](#).

Quel que soit le contexte historique, ce don n'est ni absolument gratuit et libre, ni purement utilitaire et intéressé, il représente une forme « hybride » (Mauss, 1983, [1925], p.267) au sens où « dans et par le don s'affirment conjointement l'autonomie personnelle du sujet et son appartenance sociale ; dans et par le don s'articulent la poursuite de l'avantage individuel et l'ouverture à autrui par des actes généreux » (Chaniel, 2008, p.13). Contrairement à l'approche du donnant-donnant, il ne s'agit pas de trouver une *situation gagnant-gagnant* (comme disent les anglo-saxons) mais bien d'un échange de dons au sens où il a « pour principe non un sujet calculeur mais un agent socialement prédisposé à entrer, sans intention ni calcul, dans le jeu de l'échange » (Bourdieu, 1994, p. 184).

Dans ce cas, la meilleure manière de créer de la valeur est de ne pas la rechercher. Plus l'engagement dans la relation est désintéressé, plus cette relation produira potentiellement des échanges bénéfiques. Autrement dit, « pour que le don soit « payant » à terme, il ne faut pas qu'il soit fait dans ce but. Ou encore, dans le don, « on gagne à condition de ne pas être intéressé à gagner, de ne pas adopter le schéma de l'intérêt, de ne pas calculer » (Godbout, 2000, p. 24) » (Chaniel, 2008, p. 23-24). Ce qui doit intéresser les acteurs qui s'engagent dans cette dynamique, ce n'est pas la création de valeur mais bien la création de liens : *je m'intéresse à l'autre parce qu'il est autre, parce qu'il existe et non parce qu'il m'apporte quelque chose*. Dans ce cas, la valeur fait référence à une notion bien plus complexe et protéiforme. Ce qui circule dans ces relations compte beaucoup et bien souvent plus que des biens fonctionnels. Les symboles véhiculés par des objets mais aussi par de simples regards ou gestes sont essentiels à la structuration et au développement de ces relations : « toute relation est en effet médiatisée par des symboles et ce sont bien ces symboles (*sumbolon* – signes de reconnaissance) – un mot, un cadeau, un coup de main – qui scellent l'alliance » (Chaniel, 2008, p. 33).

Le risque inhérent à ce type de don réside dans une forme d'escalade où chacun se sent comme prisonnier par cette série d'échanges. Il peut devenir difficile de sortir de ce don contre don où aucune des parties n'ose rompre le cycle. Autrement dit, le don circulaire oblige (Godelier, 1996). Pour que ce modèle de don tienne dans le temps, il faut que les acteurs en présence respectent trois formes d'obligations : celle de donner, celle de recevoir et celle de rendre (Mauss, 1983, [1925]).

Avec le développement du capitalisme, une autre forme de don s'est développée, un don que nous qualifierons d'altruiste. Cette nouvelle forme semble lever une contradiction inhérente au don traditionnel : faire le bien *pour l'autre* sans être en lien avec *cet autre*.

2. Le don altruiste : une gestion de la bonne conscience ou de la distance

Produire de la générosité, être altruiste et soutenir des actions qui font le bien pour autrui tout en conservant sa liberté, son individualité, sa sphère privée ; voilà une situation particulièrement inédite dans l'histoire. Pour parvenir à cette situation, il a fallu construire de nouvelles formes d'intermédiation entre le donateur et celui qui reçoit afin de garantir, de façon concomitante, générosité et absence de réciprocité. Cette forme, au cœur du développement capitaliste, c'est la bureaucratie³ (Bernoux, 1995; Weber, [1922], 1971). Cette organisation permet la prise en charge de problèmes sociétaux par un groupe de professionnels dédiés qui opèrent une « domination en vertu du savoir » (Weber, [1922], 1971, p. 230), « domination » qu'ils détiennent du fait de leur formation et de leur expérience. Pour ce faire, le don est géré par des professionnels qui suivent des règles, des procédures selon des logiques qui visent à rationaliser et à optimiser les processus de gestion. Ces transactions sont encadrées par des formalismes

³ Dans ce papier, le terme *bureaucratie* n'a pas de connotation péjorative. Il est utilisé au sens de Max Weber.

contractuels. Les termes de l'échange sont clairs et définis en amont : le particulier accepte de donner une certaine somme chaque mois en échange d'une garantie sur l'usage de l'argent et éventuellement d'un reçu fiscal remis par l'Etat en fonction du montant donné.

Cette situation convient parfaitement au donateur qui veut faire le bien mais qui n'a pas le temps, les compétences ni même parfois l'envie de s'investir. Il peut même souhaiter être aussi peu impliqué que possible ou touché directement par la misère, la maladie, les malheurs du monde. Quand un tsunami frappe une population à des centaines de kilomètres de son propre domicile, la générosité est sincère mais elle reste abstraite, fondée sur des principes humanistes que l'on ne vit pas véritablement.

Le donateur n'attend rien en retour mis à part une garantie du bon usage des dons qui passe en partie par une communication de la bureaucratie vers le donateur. La bureaucratie parle, diffuse des messages sur ses actions, ses réussites. Ce monologue est fondé sur une inégalité structurelle : le donateur ne sait pas, ne connaît pas à l'inverse des professionnels de la bureaucratie qui ont de l'expérience, des savoirs, des réseaux pour agir au mieux sur le terrain. Parfois, le donateur est contacté par courrier ou par téléphone afin de faire évoluer le contrat. Il est par exemple question d'une augmentation du montant des dons. Ce dialogue est fortement contraint par des scripts définis en amont par la bureaucratie gestionnaire afin d'optimiser l'échange : passer le minimum de temps pour obtenir le maximum de retours. Les *bonnes pratiques* des centres d'appel sont appliquées avec des mécanismes sous-jacents d'inspiration taylorienne.

Comme dans nombre de bureaucraties, il existe avec ce modèle du don altruiste une *dérive bureaucratique*. Autrement dit, les moyens deviennent une fin (Crozier, 1963; Friedberg, 1981). Les frais de structure augmentent d'année en année, les besoins de financement suivent et alors l'énergie est progressivement détournée des actions premières vers la recherche de moyens supplémentaires. Cette dérive est soutenue par l'augmentation des procédures et des règles auxquelles sont soumises ces structures. Il faut recruter toujours plus de professionnels et d'experts (juristes, financiers, informaticiens...) pour permettre le développement de l'activité. Ce respect des règles implique dans le même temps une croissance des relations impersonnelles et une dérive de certains coûts.

Avec la diffusion de l'Internet et des usages associés, de plus en plus de solutions permettent d'agir en limitant la place et le rôle de la bureaucratie. Dans le cas du don, il en va de même. Pour dépasser la distance qu'elle induit et répondre notamment aux attentes des générations nouvelles, une autre forme de don émerge qui, d'une certaine façon, permet d'hybrider les deux modèles présentés ci-dessus.

3. Le don relationnel : une gestion de la proximité, composante clé de la finance participative

Dans la configuration du don relationnel, celui-ci passe certes par un intermédiaire, mais qui n'a pas l'attribut des organisations bureaucratiques classiques. Ou plutôt, la bureaucratie est limitée ici au strict minimum (peu de professionnels, peu de procédures). Le modèle participatif relève de ces nouvelles formes qui favorisent l'implication de multiples parties prenantes qui sont à la fois consommatrices et productrices du service. Par l'usage de nouvelles logiques socio-techniques, le donateur n'est pas extérieur à la production du bien mais au contraire intégré au dispositif lui-même. Il n'a pas vocation à donner sans autre forme d'expression. Pour permettre ce type d'engagement, il faut construire des modèles qui reposent sur des principes démocratiques afin que chacun puisse intervenir et offrir de nouvelles solutions (Von Hippel, 2005). Il faut aussi simplifier le problème historiquement géré par les seuls professionnels compétents. Cette simplification passe en premier lieu par un découpage des actions

prises en œuvre (Bonabeau, 2009). Concrètement, les projets soutenus par les dons doivent rester à une échelle limitée pour assurer un suivi et une compréhension holistique. Il faut pouvoir appréhender la totalité du projet et les impacts de ses dons dans le temps.

Avec cette nouvelle forme, le don se complexifie car ce que le don produit socialement est difficilement déterminable en amont. L'engagement des donateurs relève toujours d'une logique altruiste mais cette motivation première implique également une mécanique de créations de liens. Ces liens qui prennent la forme de relations entre donateurs, ou entre donateurs et responsables de projets, génèrent de nouvelles actions et productions qui échappent pour partie au cadre prévu initialement par le système.

L'opération principale qui permet un tel système réside dans l'existence d'un dialogue entre les différentes parties prenantes engagées. Autrement dit, le donateur n'est plus cet acteur déconnecté qui se fabrique une *bonne conscience individuelle isolée*. Dans ce troisième modèle participatif, la conscience est en évolution permanente, jamais achevée ; elle se confronte aux autres consciences par le dialogue. C'est bien dans la mise en discussion de ces différentes conceptions du monde que peut opérer le progrès de chacun. Ces échanges peuvent générer des contradictions mais elles ne sont en rien un problème ; à l'inverse, elles permettent la réflexion, l'interrogation, la *prise de conscience*. La conscience du donateur ne saurait être figée, arrêtée, elle vit de son « inachèvement, de son ouverture, de son absence de solution » (Bakhtine, 1988, p. 95).

La bureaucratie n'est plus celle qui détient la vérité certaine, elle est un acteur parmi d'autres qui apprend avec et par le dialogue avec les autres, tous les autres. Selon cette conception dialogique du don, « la vérité naît *entre les hommes* qui la cherchent ensemble, dans le processus de leur communication » (*op. cit.*, 1988). Le donateur peut donner son opinion, ses idées et partager d'autres conceptions des actions menées. Il peut aussi produire des éléments du système par son engagement auprès de tel ou tel projet, par la production de supports de communication par exemple. Par ailleurs, sa participation produit du contrôle. La multiplicité et la quantité des particuliers impliqués dans le modèle assurent un regard extérieur de tiers qui doit favoriser transparence et bonne gestion. Le contrôle n'est plus seulement du ressort de professionnels attitrés, mais il passe par une régulation distribuée. Chacun par sa curiosité contribue à limiter certaines dérives bureaucratiques qui ne sauraient être tolérées par les donateurs.

Ceci étant, ce type de fonctionnement peut conduire à un désordre produit par l'implication de personnes non professionnelles et non encadrées par une hiérarchie. Une implication trop grande peut être une source de perturbations qui peuvent parfois remettre en cause le fonctionnement même des projets. Dans le cas du financement participatif, de nombreux projets furent ainsi victime de leur succès du fait d'un afflux financier trop rapide et trop conséquent. Il faut, pour éviter ces dérives, réussir à former des règles d'autorégulation qui canalisent les phénomènes d'émergence. Si les amateurs peuvent apporter savoir et expérience aux professionnels, bien souvent, la seule bonne volonté est particulièrement dangereuse. Il faut donc systématiquement penser le système comme un hybride qui associe experts et non-experts (Malone, Laubacher, & Dellarocas, 2009). Sans cette alchimie, le modèle peut vite perdre en pertinence.

Nous résumons ci-dessous dans un tableau synthétique ces trois formes de don.

Tableau 1 : les trois formes idéal-typiques du don

Modèle de don	Organisation/acteurs	Règles de l'échange	Relations	Valeurs produites	Pathologie
Don circulaire (forme <i>archaïque</i>)	Modèle clanique qui réunit des collectifs (cf. famille, tribu...).	Les règles sont fixées par des institutions qui dépassent les acteurs. Les normes d'échanges sont fortement prescrites. Parmi ces règles, on peut noter l'obligation de donner, de recevoir, et de rendre.	Les relations sont intenses dans la mesure où elles obligent les parties en présence. Elles sont également asynchrones et réversibles au sens où il faut rendre la pareille un jour ou l'autre.	Au terme du cycle, les dotations entre les parties sont potentiellement les mêmes qu'au commencement (cf. kula mélanésienne où l'on fait circuler toujours les mêmes colliers et bracelets). La valeur n'est pas purement utilitaire : la manière d'échanger est plus importante que l'échange lui-même, « comme si de tout temps, pour l'humanité, l'essentiel avait été d'y mettre les formes » (Alain Caillé, 1988, p.72).	Escalade de la réciprocité : les individus se retrouvent prisonniers par les dons qu'ils échangent. Il est impossible ou très délicat de sortir de la relation sans risquer le conflit.
Don altruiste (généralisation du modèle au 20 ^{ème} siècle)	Modèle bureaucratique qui met en relation une organisation hiérarchique et des individus isolés.	Les règles sont contingentes et construites par des bureaucraties. Il existe un contrat qui définit les termes de cet échange entre les parties.	Les relations sont rationalisées, distantes et asymétriques. Elles sont par ailleurs téléologiquement orientées car <i>a priori</i> , l'on ne revient plus en arrière, l'échange étant supposé bénéfique pour les deux parties.	Fondé sur une réciprocité calculable, le don se doit de produire d'un côté <i>bonne conscience</i> et un reçu fiscal et de l'autre il doit générer les moyens de mener les actions définies par le contrat initial.	Dérive bureaucratique : les moyens deviennent une fin et de moins en moins de ressources parviennent au bénéficiaire.
Don relationnel (généralisation au 21 ^{ème} siècle ?)	Modèle participatif : hybridation entre des logiques bureaucratiques et communautaires.	Les règles sont en partie émergentes. Certes, un cadre minimal est défini mais pour le reste, le modèle de relation reste ouvert et à définir en fonction de l'envie des acteurs en présence.	Les relations sont de nature hétérogène. Il existe de façon concomitante des relations de nature bureaucratiques mais aussi essentiellement informelles avec des échanges parfois réguliers et intenses.	Le donateur ne cherche pas seulement à faire le « bien » mais aussi à développer de nouvelles formes de liens. Cette fabrication de liens n'est cependant pas un prérequis à l'échange. Cette relation n'est que de l'ordre du possible, c'est une option à utiliser ou pas.	Désordre : les donateurs amateurs s'impliquent trop ou mal et génèrent un chaos qui nuit gravement au bon fonctionnement des projets.

Conclusion :

Plutôt que d'adopter une approche normative, ce papier cherche avant tout à offrir une définition de trois idéaux-types du don : circulaire, altruiste et relationnel. Cela permet de préciser non seulement les logiques d'action des donateurs mais aussi les dynamiques organisationnelles associées au processus de don. Il nous apparaît en effet fondamental de ne pas limiter l'analyse aux seuls enjeux sociologiques et anthropologiques. Pour appréhender le phénomène, les composantes technique et gestionnaire sont également structurantes. Ce travail mérite bien entendu des développements, à la fois sur le plan conceptuel et empirique, pour améliorer notre compréhension du don, cette pratique au cœur de notre fabrique du social.

Bibliographie :

- Athané, F. 2011. *Pour une histoire naturelle du don*. Paris: PUF.
- Bernoux, P. 1995. *La sociologie des entreprises*. Paris: Points.
- Bonabeau, E. 2009. Decision 2.0: The Power of Collective Intelligence. *MIT Sloan Management Review*.
- Bourdieu, P. 1994. *Raisons pratiques*. Paris: Le Seuil.
- Chanial, P. 2008. *La société vue du don. Manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*. Paris: Editions de la décourvete.
- Coenen-Huther, J. 2003. Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique. *Revue française de sociologie*, 44(3): 531-547.
- Crozier, M. 1963. *Le phénomène bureaucratique*. Paris: Edution du Seuil.
- Forsé, M., & Mendras, H. 1982. Vers un renouveau du troc et de l'économie domestique ? *Revue de l'OFCE*, 2: 113-126.
- Friedberg, E. 1981. L'analyse sociologique des organisations. *Revue Pour*(28).
- Godbout, J. T. 2000. *Le Don, la dette et l'identité*. Paris: La Découverte/Mauss.
- Godelier, M. 1996. *L'énigme du don*. Paris: Champs essai.
- Malone, T. W., Laubacher, R., & Dellarocas, C. 2009. *Harnessing Crowds: Mapping the Genome of Collective Intelligence*. Boston: MIT Sloan School.
- Mauss, M. 1983, [1925]. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. . Paris: PUF.
- Von Hippel, E. 2005. *Democratizing innovation*. Boston: MIT Press.
- Weber, M. [1922] 1965. *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Plon.
- Weber, M. [1922], 1971. *Economie et société*. Paris: Plon.